

Poésie (novembre) célèbre M. Jules Romains.

Pamphlet (22 décembre): « Appel au Français moyen », par M. A. Fabre-Luce.

*La Revue de Paris* (1<sup>er</sup> janvier): M. A. Javal: « Le crédit agricole ». — « A Jean de La Bruyère », par M. Julien Benda. — « Images de Russie », par MM. J. Mariotti et E. Gyn.

*La Revue de France* (1<sup>er</sup> janvier) commence un nouveau roman de M. Marcel Prévost: « Le pavillon vert ». — Papiers inédits de feu Alexandre Iswolsky. — Lettres inédites de Pierre Loti.

*Le Cahier Bleu* (22 décembre): « Le trafic sanglant », par M. Fenner Brackway. — « Patriotisme? Nationalisme? », par MM. G. Dupeyron et R. de Jouvenel.

*La Nouvelle Revue Française* (1<sup>er</sup> janvier): « Souvenirs d'un fantôme », par M. L. P. Fargue. — « Chez Degas », par M. Paul Valéry. — « Le jardin aride », signé: P. C. — « Sur Lawrence », par M. Jean Wahl. — « Eleuthère », par M. Julien Benda, bien remarquable essai.

*La Rose † Croix* (juillet-décembre): « L'alchimie mystique », article anonyme. — « La vie, la mort et les incarnations », par M. F. Jollivet-Castelot qui sonne le réveil des peuples, constate la barbarie de notre époque et traite des « Forces du Destin ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### MUSIQUE

Concerts de l'Ecole Normale: Premières auditions: Œuvres de MM. Guy Ropartz, Templeton Strong, Darius Milhaud. — Concerts Padeloup: M. D.-E. Inghelbrecht; Concerts Lamoureux: M. Michel-Maurice Lévy. — MM. Philippe Gaubert et Tomasi. — Reprise du *Jardin sur l'Oronte* à l'Opéra. — Le cinquantenaire de *Manon*.

L'œuvre nouvelle de M. Guy Ropartz a pour titre *Sérénade Champêtre*. Elle est délicieuse, pleine de charme et d'enjouement, de jeunesse et de fraîcheur. Elle s'épanouit dans la clarté; elle est orchestrée de main de maître, mais avec cette simplicité, cette logique persuasive qui ne laisse deviner en aucune place le labeur et l'effort. Sans cesse l'inspiration se renouvelle et la musique coule, depuis le coup de cymbale de l'attaque jusqu'au dernier accord du finale. Cette sérénade prendra place auprès de *Prélude, marine et chanson* et du *Concert pour orchestre*. Elle est de la même veine; elle forme avec eux un brelan de chefs-d'œuvre.

Il est impossible d'analyser après une simple audition une

œuvre comme celle-ci, librement jaillissante, et dont le plan que l'on devine cependant rigoureux se dissimule sous l'apparence de la fantaisie. Je me borne donc à rapporter mes impressions : la séduction d'un chant de flûte au début, auquel répond la clarinette; puis la belle phrase large et pleine de l'orchestre, suivie d'un écho de hautbois. Le mouvement s'accélère; sur un rythme à trois temps, ponctué de pizzicati enjoués, des appels des cors précèdent un *cantabile* suivi lui-même d'un retour des pizzicati, puis d'un chant de hautbois auquel répond la flûte. Après des appels de trompette, le mouvement s'élargit pour aboutir à une accalmie où s'élève la flûte, dans le grave; le finale rappelle le début.

Comme dans un concerto grosso, chaque instrument, ou chaque groupe d'instruments, parle à son tour, entre les *tutti* — et chacun d'une manière fort expressive; les ensembles ne sont pas moins significatifs. Les courts épisodes s'enchaînent, se déduisent l'un de l'autre. De même l'instrumentation : les timbres s'appellent ou s'opposent de la manière la plus heureuse. Chaque détail porte la marque d'un maître.

Il faut remercier M. Alfred Cortot de nous avoir révélé une telle œuvre. En cédant la baguette à M. Guy Ropartz, il a prononcé quelques paroles évoquant les œuvres du maître et rappelant les éminents services rendus par celui-ci à Nancy et à Strasbourg. Le public s'est, de tout cœur, associé à cet hommage.

Ce concert a permis d'entendre un beau Choral de **M. Temleton Strong**, musicien américain qui, aujourd'hui âgé de quatre-vingts ans, poursuit à Genève, dans le recueillement et la solitude, une œuvre dont il est regrettable (si l'on en juge par ce Choral) que nous ne la connaissions point davantage. M. Marcel Grandjany, harpiste virtuose dont l'érudition et l'habileté vont de pair, a révélé dans sa forme originale un concerto de Haendel dont on ne connaissait que des transcriptions trahissantes; M. Paul Makanowiski, jeune violoniste, a joué avec brio le *Concerto* en ré majeur que Mozart écrivit à dix-neuf ans; et puis M. Martenot exécuta sur l'instrument des Ondes, dont il est l'inventeur, une *Suite*, spécialement

écrite par **M. Darius Milhaud** et qui fait valoir les étonnantes ressources de l'appareil : variété des timbres (qui semblent à volonté ceux des cordes, des bois, du saxophone, de la petite flûte), étendue considérable du registre, effets de finesse et de puissance, justesse parfaite... Que de progrès accomplis en si peu d'années! Il faudrait que l'exemple de **M. Darius Milhaud** fût suivi et que se créât une « littérature » pour l'instrument nouveau.

## §

Si *Peau d'Ane* m'était conté... Mais il y a la manière, et **M. D.-E. Inghelbrecht**, incontestablement, nous donne un plaisir extrême, car il conte avec esprit. Même, son esprit est le meilleur, parce qu'il est dépourvu de toute pédanterie, de tout apprêt, et qu'il jaillit toujours spontanément. Nous savions cela; les *Dernières Nurseries* ajoutent une demi-douzaine de preuves nouvelles aux premières *Nurseries*, si finement humoristiques, à ce *Malbrough* qui est porté en terre par quatre-z-officiers revenus, semble-t-il, des funérailles de Siegfried, à ce *Pont du Nord*, qui est un chef-d'œuvre où l'émotion et l'humour font alliance pour charmer l'auditeur, et que nous avons réentendus avec tant de plaisir. Voici donc que le *P'tit Christophe* et son coup de fouet, que *Quand j'étais petite fille* (où le saxophone rêve si joliment) que *A ma main droite j'ai un rosier*, que *Dansez Bamboula* (sur un air si comique de basson), que *Jean de la Lune* (où une sérénade évoque la sonnerie de l'extinction des feux), et que le *P'tit marchand d'allumettes* (si tendrement mélancolique) vont rejoindre dans le succès *Ams-Tram-Gram*, *Une poule sur un mur*, *Arlequin marie sa fille*, *Le Petit Homme gris*, *Le Pont d'Avignon*... L'instrumentation de ces pièces est pleine de trouvailles étincelantes, et il y a en elles plus de vraie musique que dans tant et tant d'œuvres prétentieuses. Le public des Concerts Padeloup leur a fait, naturellement, le meilleur accueil.

Autre nouveauté, chez Lamoureux, dont les intentions sont à rapprocher de celles de **M. D.-E. Inghelbrecht** : *les Trois Pantins de bois* de **M. Michel-Maurice Lévy** sont aussi des personnages de « nursery ». Ces bons joujoux, triste héri-

tage d'une orpheline jadis heureuse et aujourd'hui mourante de froid et de faim, ces trois pantins se jettent dans le feu qui va s'éteindre pour réchauffer l'enfant. M. Michel-Maurice Lévy, qui est l'auteur du *Cloître*, est aussi Bêtove, l'auteur d'inénarrables parodies musicales. Son « cas » est singulier, et semble l'illustration vivante d'une antithèse romantique. Il cache sous la bouffonnerie quotidienne qui a fait sa renommée (et qui assure son existence) les sentiments les plus généreux, les aspirations les plus élevées. Il parodie chaque soir les dieux auxquels il garde une dévotion fervente. Et quand il écrit sérieusement, il proclame cet amour et chante son idéal avec une conviction et une sincérité qui imposent le respect. Il paraît que la musique des *Trois Pantins de Bois* devait accompagner un film : cela explique la disparate que l'on constate au concert.

Parmi les autres événements de la dernière quinzaine, j'enregistre le grand succès remporté par le *Concerto en fa* de M. Philippe Gaubert, donné chez Padeloup sous la direction de M. Inghelbrecht, chez Poulet, sous la direction de M. Tomasi (dont le *Vocero* poursuit, lui aussi, une fort belle carrière). On a toujours plaisir à constater que l'on a été bon prophète : chaque audition nouvelle me fait aimer davantage ce *Concert en fa*, si coloré, si varié, et, pour tout dire, si alertement français.

## §

J'ai eu grand plaisir aussi à réentendre **Un Jardin sur l'Oronte** que l'Opéra vient de reprendre. L'épreuve est concluante : l'œuvre de M. Alfred Bachelet est digne de Barrès et le livret de M. Franc-Nohain, malgré les coupures faites, garde tout le parfum de cette belle histoire d'amour, toute la poésie de cet Orient médiéval où nous suivons sire Guillaume et le prince d'Antioche près de la charmante et tendre Isabelle et de la fière sultane Oriante... Mme Suzanne Balguerie, Mlle Marisa Ferrer, MM. de Trévi et Singher étaient Oriante, Isabelle, Guillaume et l'émir comme à la création. M. Brownlee avait remplacé M. Endrèze : l'interprétation reste magnifique. Mme Balguerie, Mlle Ferrer et M. de Trévi méritent les plus vifs éloges, et on ne saurait

sans injustice ne les point louer tous trois paraillement pour l'intelligence, l'ardeur et la vaillance vocale qu'ils montrent tout au long du drame. La procession et le ballet — avec les si curieuses évocations du moyen âge — sont de bien jolies pages symphoniques. La richesse des détails ne nuit nullement à la clarté du drame, à la progression de l'intérêt. J'ai retrouvé un plaisir plus vif encore qu'aux premières auditions. M. Bachelet, au pupitre, a été longuement acclamé. L'ouvrage est du petit nombre de ceux qui doivent rester.

## §

Feuilletant une collection de *La Silhouette*, je trouve, à la date du lundi 28 janvier 1884, sous la signature de Maurice Lagarde, ce compte rendu de la première représentation de **Manon** :

Un deuxième acte charmant, un quatrième acte fort solennel comme musique, un livret qui renversera toutes les idées que les lecteurs du livre de l'abbé Prévost ont pu se faire de *Manon Lescaut*, telle est l'impression que nous avons remportée de l'audition de la nouvelle œuvre de M. J. Massenet. La musique de *Manon* est bien plutôt une musique d'opéra qu'une musique d'opéra-comique, trop de science et pas assez de flonflons pour notre goût à nous. Ce qui n'empêche pas que les dilettantes ou soi-disant tels buvaient du lait à bouche que veux-tu. Les bravos, les brava, les applaudissements pleuvaient, et il faut avouer, malgré le peu de comique de cet opéra, que certains morceaux de l'orchestration en valaient certes la peine.

Mais nous y pensons, si M. Carvalho prend goût à monter des opéras-comiques dans le genre de *Manon*, les Parisiens vont se voir à la tête de trois théâtres d'opéra subventionnés. C'est là assurément un mal auquel il sera bon de remédier dans l'intérêt des compositeurs qui n'ont pas les moyens de s'offrir le luxe d'enfanter des opéras-comiques en cinq actes et six tableaux, et le mieux serait de mettre M. Carvalho à la tête de l'Opéra, où il serait certes mieux que M. Vaucorbeil, qui n'y est guère à sa place!

Pour revenir à *Manon*, et à part le reproche que nous lui faisons de trop se rapprocher du genre opéra, ce n'en est pas moins une fort belle conception musicale, faisant honneur à son auteur, et qui s'affirme, paraît-il, comme un immense succès.

L'interprétation est excellente et l'orchestre mérite tous les

éloges pour la façon dont il exécute cette musique aussi scientifique que méthodique, dont quelques chapitres sont marqués au coin du grand art.

N'est-ce pas que la lecture des vieux journaux est divertissante?..

RENÉ DUMESNIL.

### PUBLICATIONS D'ART

François Fosca: *Daumier*, Librairie Plon. — *L'Art des origines à nos jours*, tome II, 1.000 reproductions, Librairie Larousse. — Pierre du Colombier: *Les Arts (Tableau du XX<sup>e</sup> siècle)*, Denoële et Steele. — Fernande Olivier: *Picasso et ses amis*, préface de Paul Léautaud, Librairie Stock.

Il était audacieux de consacrer une monographie originale à **Daumier** après les témoignages de Baudelaire, de Delacroix, de Goncourt, après les livres de MM. Arsène Alexandre, André Fontainas, Louis Nazzi, Raymond Escholier. La contribution de M. François Fosca à la psychologie de Daumier, à la connaissance de son œuvre, n'est pas plus négligeable que ses travaux sur Tintoret. François Fosca a des vues originales. Il ne cherche pas à plaire. Il se soucie même peu d'irriter, sûr d'une absolue probité que lui vaut la probité de ses mobiles. Il vient, en tous cas, de prouver que l'écrivain, comme le photographe ou le peintre, pouvait refaire un portrait. Il suffit de trouver l'angle favorable. François Fosca a pensé qu'on pouvait désormais dépouiller Daumier de sa blouse d'insurgé sans nuire à sa gloire, insister sur le manque de gaieté de ses pamphlets lithographiques dont l'audace révolutionnaire ou la drôlerie nous est de moins en moins intelligible. Mais il a célébré la grandeur hallucinante d'un dessinateur qui n'a plus besoin, après 80 ans, du piment de l'actualité, de sa férocité vengeresse pour rester à jamais un maître parmi les maîtres. Et, comme il faut encore défendre Daumier contre ceux qui se refusent à voir en lui un peintre — le fait est assez piquant — François Fosca renvoie avec le sourire M. Dimier, le plus récent détracteur de Daumier, coloriste, aux ancêtres du maître, à Michel-Ange, à Jordaens, à Caravage, à Ribera, et surtout à Rubens, dont « Daumier est bien plus le descendant direct que ne l'était Delacroix ». On ne pouvait mieux dire, mais c'est encore trop.